

invraisemblable, dont la peau tannée par le vent, la pluie, le soleil, le chaud, le froid, était devenue couleur de brique et s'était littéralement collée sur ses nerfs, durs comme du fer et saillants comme des cordes.

Autant qu'on le pouvait conjecturer, cet homme était encore jeune et flottait entre vingt-cinq et trente ans, au plus ; ses traits caractérisés rappelaient le type normand dans toute sa pureté ; ses petits yeux gris percés comme avec une vrille, profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, pétillaient d'intelligence et de finesse ; il portait une longue barbe d'un blond fauve se mêlant parfois aux mèches désordonnées de sa chevelure d'un rouge ardent, qui donnait à ses traits heurtés le cachet d'énergie mansuétude et la puissante volonté que l'on trouve si fortement imprimées sur le muille du lion.

Ce personnage se nommait Jacques Berger, mais il avait presque oublié ce nom ; il était généralement connu sous le sobriquet de *Sans-Pistes*, que lui avaient donné les Iroquois à cause de la légèreté de sa marche et de son adresse incomparable à dissimuler les traces de ses pas quand il parcourait le désert ; titre glorieux dont il n'était pas médiocrement fier.

*Sans-Pistes*, à qui nous conserverons ce nom, était Canadien, né aux Trois-Rivières de parents normands originaires de la petite et charmante ville de Fiers de l'Orne ; il passait pour être le plus adroit chasseur, le plus fin batteur d'estrade et surtout le plus expérimenté coureur des bois de toute la Nouvelle-France.

M. de Moncahn, arrivé depuis quelque temps en Amérique pour prendre le commandement de l'armée à la place du malheureux Deskau, avait le chasseur canadien en haute estime ; en toutes circonstances il lui témoignait la plus entière confiance.

Le costume adopté par *Sans-Pistes* ne laissait aucun doute sur sa profession : ce costume en peau de daim et d'original—élan—était un mélange bizarre et pittoresque des modes indiennes et européennes.

En sus de son long fusil de boucanier, il portait une hache assez semblable à celle des Hurons et des Iroquois ; un couteau, ou plutôt un poignard dont la lame avait vingt-trois pouces de la pointe à la poignée et cinq de large ; un sac à balles, une corne de bûlle remplie de poudre et une gibecière en peau de caribou, et renfermant ses vivres et quelques objets d'une certaine valeur composaient toute sa fortune.

L'histoire de cet homme est courte, mais terrible.

Il était à peine âgé de sept ans, lorsque toute sa famille, composée de son père, sa mère, cinq frères et quatre sœurs, avait été surprise par un parti d'Iroquois, odieusement torturé, scalpée et finalement massacrée avec des raffinements de cruauté inouis.

Par un hasard providentiel, Jacques Berger échappa à cette boucherie affreuse ; comment avait-il réussi à s'échapper ? lui-même ne sut jamais le dire ; mais après des fatigues et des privations atroces, guidé sans doute par l'instinct de

la conservation plutôt que par un effet de sa volonté, le fugitif, à demi-mort de faim et de fatigue, était parvenu à atteindre *Michillimakinack*, et à se réfugier chez les Hurons ; ceux-ci avaient accueilli avec bonté le pauvre petit orphelin et l'avaient adopté.

Depuis lors, Jacques Berger était toujours resté dans la tribu de ses libérateurs, les aimant et se considérant comme étant un des leurs.

Avec l'âge, la haine du Canadien pour les meurtriers de sa famille s'était changée en une espèce de rage ; devenu homme, le chasseur n'eut plus qu'une pensée, se venger des Iroquois et leur faire le plus de mal possible ; seul il se lança sur leur piste et leur fit une guerre d'extermination. Chaque fois qu'il les rencontrait, quel que fut leur nombre, il n'hésitait jamais à les attaquer ; bientôt il leur infligea des pertes si sérieuses, sans jamais tomber dans aucune des embuscades qu'ils lui tendaient, que les Iroquois en arrivèrent à éprouver pour lui une crainte superstitieuse ; son nom seul les faisait trembler, d'autant plus que chaque fois qu'ils essayaient de le surprendre, c'était lui au contraire qui, malgré toutes leurs précautions, les surprenait à l'improviste et les massacrait sans pitié.

Tels étaient les deux hommes qui, le 25 juillet, entre huit et neuf heures du soir, examinaient le cours du fleuve Saint-Laurent du haut d'une accote du fleuve, où depuis le coucher du soleil ils avaient établi leur campement.

Au moment où nous les avons rencontrés, ils causaient avec une certaine animation.

—Avec votre permission, *Sans-pistes*, disait le sergent, répondant sans doute à une observation du chasseur, sans vous offenser, si vous n'étiez pas substantiellement une espèce de sauvage, il vous serait loisible de comprendre nonobstant que la différence qui doit exister entre un homme et un sique, un n'huron qui sans comparaison est parti quatre heures après nous de Québec, n'est pas susceptible d'avoir remonté deux lieues plus haut que l'endroit où nous sommes, pour redescendre nous prendre dans un canot à l'heure que vous dites, c'est-à-dire dans une heure ; que répondez-vous à cela, mon bonhomme ?

—Moi ? fit le Canadien en haussant les épaules, rien du tout.

—Ah ! reprit l'autre d'un air de triomphe ; vous voyez donc bien que vous êtes subrepticement confusonné.

—Hein ? vous dites sergent ?

—Je dis que vous êtes subrepticement confusonné ; et c'est du bon français, je m'en flatte, fit-il en frisant sa moustache d'un air goguenard ; après ça, ajouta-t-il avec condescendance, en votre qualité de Canadien et d'à moitié n'huron, il vous est permis d'ignorer les locutions harmonieuses ; ainsi il n'y a pas d'affront.

—Le fait est que vous parlez bien, sergent, fit l'autre d'un ton railleur, seulement c'est malheureux qu'il soit parfois si difficile de vous comprendre.

—Mon camarade, reprit le sergent en se redressant, il n'est pas donné à tout un chacun, d'avoir reçu une éducation conséquente semblable à la